

Corrigé rédigé – La nature et la culture

L'existence humaine et la culture — programme de philosophie Terminale (lycée général)

Durée : 4 h – Sans document – Sur 20 points · Philosophie Terminale

Sujet : L'homme est-il une exception dans la nature ?

Introduction

Spinoza reproche à ceux qui écrivent sur les passions de concevoir « l'homme dans la Nature comme un empire dans un empire » : ce reproche vise exactement le réflexe que le sujet met à l'épreuve, celui qui nous fait spontanément placer l'humanité à part du monde dont elle est pourtant issue.

Une exception est ce qui échappe à une règle valant pour tous les autres cas ; la nature désigne à la fois l'ensemble de ce qui existe selon des lois et le domaine de ce qui advient sans intervention humaine ; l'homme est ici le vivant de l'espèce humaine, considéré dans ce qu'il a éventuellement de propre.

D'un côté, tout paraît distinguer l'homme : il parle, institue des règles variables, fabrique des outils, transmet une histoire, et rien de semblable ne s'observe ailleurs. De l'autre, les sciences du vivant l'inscrivent dans une généalogie continue, soumise aux mêmes mécanismes que le reste des espèces, et ses conduites les plus élaborées s'enracinent dans un corps qu'il n'a pas choisi.

La singularité humaine constitue-t-elle une sortie hors de la nature, qui ferait de l'homme un être d'un autre ordre, ou n'est-elle qu'une manière proprement naturelle, parmi d'autres, d'être au monde ?

Nous montrerons d'abord que l'homme paraît faire exception parce qu'il a une histoire et des règles, là où les autres vivants n'ont qu'une nature. Nous verrons ensuite que cette exception peut être dénoncée comme une illusion anthropocentrique, démentie par la continuité du vivant. Nous établirons enfin que sa singularité n'est pas une sortie hors de la nature, mais la manière dont un vivant se trouve chargé de produire ses propres normes, et par là responsable.

I. L'homme paraît faire exception : il a une histoire, non seulement une nature

Ce qui frappe d'abord, c'est que l'homme change alors que les espèces se répètent. Rousseau, dans le Discours sur l'origine de l'inégalité, refuse de chercher la différence spécifique dans l'entendement, que l'animal possède à sa manière, et la place dans « la faculté de se perfectionner », cette disposition qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres. L'animal est achevé au bout de quelques mois et restera ce qu'il était mille ans auparavant ; l'homme, lui, accumule, invente, régresse aussi, car Rousseau ajoute que c'est cette même faculté qui le rend « un animal dépravé ». L'histoire des techniques agricoles en donne la preuve la plus simple : entre l'araire néolithique et l'agriculture de précision, aucune modification biologique décisive n'est intervenue, seule une transmission d'acquis. Cette plasticité est bien une exception, mais elle est ambivalente, puisqu'elle rend possible autant le progrès que la corruption.

Cette exception ne tient pas seulement à un fait de développement : elle prend la forme d'une règle. Lévi-Strauss, dans Les Structures élémentaires de la parenté, montre que la prohibition de l'inceste possède un statut unique : universelle comme une loi de nature, elle est en même temps variable dans son contenu comme une règle culturelle, chaque société désignant autrement les alliances interdites. Elle constitue ainsi le seuil où la nature se dépasse elle-même, non en cessant d'exister, mais en cessant de suffire. L'exemple est décisif parce qu'il ne repose pas sur un privilège spirituel invoqué, mais sur un fait ethnographique massif : aucune société connue ne laisse les alliances à la seule impulsion. L'exception humaine est donc d'abord l'apparition d'un ordre où les conduites sont prescrites au lieu d'être simplement déclenchées.

Enfin, cette rupture se manifeste dans le travail lui-même. Marx écrit dans *Le Capital* que « ce qui distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la ruche » : le propre du travail humain est d'être précédé d'une représentation, donc d'un projet révisable. L'abeille produit une merveille de géométrie, mais elle ne pourrait produire autre chose ; l'architecte peut renoncer à son plan, le modifier, l'échanger. Hannah Arendt prolonge ce point en montrant que ce travail produit un monde d'objets durables qui se tient entre les hommes et leur survit. L'exception serait donc celle d'un être qui n'habite pas seulement un milieu, mais un monde qu'il a fabriqué et qu'il lègue.

Ces trois traits — la perfectibilité, la règle, le projet — paraissent décisifs. Mais ils ont tous été relevés par l'homme se considérant lui-même, et toujours à son avantage. Il faut donc soumettre ce privilège à l'examen de ceux qui, précisément, refusent de séparer l'homme du reste de ce qui est.

II. Cette exception est une illusion anthropocentrique

Spinoza a formulé cette objection avec une netteté définitive. Dans la préface du livre III de l'*Éthique*, il reproche aux moralistes de traiter l'homme comme s'il était hors de la nature, de concevoir « l'homme dans la Nature comme un empire dans un empire », et annonce qu'il traitera des affects « comme s'il était question de lignes, de plans et de corps ». L'exception humaine n'est alors pas une donnée, mais un effet de l'ignorance : nous nous croyons libres parce que nous connaissons nos désirs sans connaître les causes qui les produisent. L'appendice du livre I ajoute que nous jugeons tout par rapport à nos fins, ce qui nous conduit à voir dans la nature un décor destiné à notre usage. Le geste spinoziste est donc double : il retire à l'homme son statut à part, et il explique pourquoi il y tient tant.

La biologie a donné à cette thèse une confirmation empirique. Darwin conclut, dans *La Filiation de l'homme*, que la différence entre l'homme et les animaux supérieurs, si grande soit-elle, est « une différence de degré et non de nature ». Les travaux d'éthologie du vingtième siècle ont confirmé la continuité sur chacun des points que l'on tenait pour exclusifs : usage et fabrication d'outils chez les chimpanzés de Gombe observés par Jane Goodall, traditions locales transmises d'une génération à l'autre chez les macaques, systèmes de communication référentielle. Ce qui restait à l'homme comme privilège devient une amplification remarquable, non une coupure. La perfectibilité de Rousseau elle-même se laisse réinterpréter comme un cas extrême de plasticité comportementale, dont d'autres espèces offrent des formes atténuées.

On peut aller plus loin et contester le partage lui-même. Philippe Descola, dans *Par-delà nature et culture*, montre que l'opposition entre une nature commune et des cultures multiples est une ontologie particulière, le naturalisme, apparue en Europe à l'âge classique, et que d'autres sociétés découpent le réel tout autrement : les Achuar d'Amazonie attribuent aux plantes et aux animaux une intériorité semblable à la nôtre, en les distinguant seulement par leur corps. Autrement dit, la question de l'exception humaine n'est pas une question neutre : elle présuppose déjà le découpage qui la rend possible. Ce n'est pas seulement la réponse qui serait anthropocentrique, c'est la manière même de poser le problème.

La continuité est donc solidement établie, et l'orgueil d'être à part durablement entamé. Reste que cette réduction laisse un reste : ni Spinoza ni Darwin n'expliquent pourquoi c'est l'homme, et lui seul, qui se demande s'il fait exception. Il faut donc chercher une formulation qui ne soit ni une sortie hors de la nature ni un pur effacement de la différence.

III. Une exception naturelle : le vivant qui doit produire ses propres normes

Merleau-Ponty offre la formule qui permet de sortir de l'alternative : dans la *Phénoménologie de la perception*, il écrit que « tout est fabriqué et tout est naturel chez l'homme », parce qu'aucune de ses conduites ne se réduit à un mécanisme biologique et qu'aucune n'échappe à son corps. Le sommeil, la faim, la sexualité sont des fonctions vitales, et pourtant nul ne dort, ne mange ni n'aime hors d'un style, d'une institution, d'un sens. Il n'y a donc pas deux couches superposées, une nature et une culture, mais

une reprise permanente de la première par la seconde. L'exception cesse d'être une frontière pour devenir un mode d'existence : celui d'un vivant qui ne coïncide jamais tout à fait avec ce qu'il est.

Canguilhem permet d'en préciser la portée. Dans *Le Normal et le Pathologique*, il montre que tout vivant institue ses propres normes en s'ajustant à son milieu : la normativité n'est pas un privilège de l'esprit, elle est la vie même. Mais l'homme ajoute un degré décisif, car il met ses normes en question, les discute, les institue explicitement et peut s'en donner d'autres. C'est ce que la médecine illustre : aucun animal ne décide de ce que sera pour lui la santé, tandis que nos sociétés en débattent, la définissent, la codifient. La singularité humaine n'est donc pas une exception à la vie, mais la manière dont la normativité vitale devient, chez lui, réflexive et contestable.

Cette exception est enfin moins un privilège qu'une charge. Kant écrivait déjà, dans *l'Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, que « la nature a voulu que l'homme tire entièrement de lui-même tout ce qui dépasse l'ordonnance mécanique de son existence animale » : rien ne lui est donné, tout lui est confié. Hans Jonas en tire la conséquence contemporaine dans *Le Principe responsabilité*, avec son impératif : « Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre. » L'anthropocène le vérifie brutalement : l'espèce capable de modifier la composition de l'atmosphère est la seule à qui l'on puisse demander des comptes. Être une exception, ce n'est donc pas être au-dessus de la nature, c'est être le seul de ses membres qui doive répondre de ce qu'il lui fait.

Conclusion

L'homme semblait faire exception parce qu'il a une histoire, des règles et des projets, là où les autres vivants n'ont qu'une nature. Cette exception s'est révélée fragile dès qu'on l'a confrontée à la continuité du vivant et au caractère daté du partage nature/culture. Elle s'est enfin laissée reformuler : non comme une sortie hors de la nature, mais comme la situation d'un vivant qui doit instituer et discuter ses propres normes.

L'homme est donc une exception dans la nature, et non une exception à la nature : sa singularité ne le soustrait à aucune loi naturelle, elle désigne la façon dont un être entièrement naturel se trouve seul chargé de décider de sa conduite, et par là responsable de ce qu'il fait au monde dont il fait partie.

Mais si notre exception est celle d'un membre parmi d'autres de la communauté du vivant, quelles institutions pourraient donner une voix, dans nos décisions, à ceux qui ne peuvent ni parler ni réclamer ?

Ce qui est évalué	Points
Introduction : définition des termes, tension, problème et annonce du plan	4
Partie I : l'exception humaine établie sur des différences précises, non sur des généralités	3
Partie II : objection naturaliste réellement argumentée, appuyée sur des références exactes	4
Partie III : dépassement problématisé, qui ne se contente pas d'un compromis entre I et II	4
Exactitude des citations, précision des exemples, conclusion, langue et construction des paragraphes	5

Ce que le correcteur valorise — Ce qui sépare cette copie d'une copie moyenne n'est pas le nombre d'auteurs cités, mais le fait que chaque auteur y sert à réfuter le précédent : Darwin répond à Rousseau, Descola déplace la question elle-même, Canguilhem sauve la différence sans rétablir le privilège. Une copie moyenne juxtapose des thèses sur la nature et la culture ; celle-ci suit un problème et n'en change jamais, jusqu'à la distinction finale entre exception dans la nature et exception à la nature.